ARTICLES DE PARIS... et d'ailleurs

PROFESSEUR DE RÊVE

UN de nos aimables confrères préconisait récemment la création d'emplois d'amuseurs publics... Avez-vous le cafard ? Un simple coup de téléphone et l'amuseur public viendrait vous distraire. C'est simple, comme on le voit. Mais il fallait encore y penser !

Toutefois, pour ma part, je préférerais qu'il y eût des professeurs de rêve.

Car il y a des gens, hélas ! qui ne savent pas rêver !

⁂

LE professeur de rêve serait un monsieur doux et poli, qui aurait une jolie voix un peu basse. Il viendrait vous voir et vous apporterait du même coup la plus belle trouvaille du cœur humain : le rêve. A cette femme séparée de son mari, il dirait : « Vos âmes sont proches et rien ne les désunira. Regardez ce soir l'étoile du Berger, car cette étoile l'éclaire aussi et le protège. » A la maman pauvre, il murmurerait : « Je sais vos angoisses. Songez qu'elles n'auront qu'un temps ; songez qu'un jour, grâce à votre courage, vos petits seront des hommes sauvés. » A l'amoureux trahi, enfin, il assurerait non point « une de perdue, dix de retrouvées », ce qui manquerait de poésie, mais ceci : « Vos larmes sont belles comme des perles, elles vous rendront poète si vous êtes digne d'elles. Faites-en un collier et grisez-vous de votre douleur. Un chagrin d'amour est la plus pure merveille qui soit au monde... »

⁂

LE professeur de rêve aurait accès dans tous les milieux. Il mettrait un rayon bleu, un rayon d'espérance dans les stalags, les usines, les maisons, les fermes. Il crierait à tous, inlassablement : « Rien n'est perdu ! Redressez vous et faites-moi confiance !... »

Le profond psychologue du cœur humain qu'était Paul Bourget n'hésitait pas à écrire que la meilleure manière de vivre sa vie était de la rêver. Il n'avait pas connu les épreuves de notre temps où l'action est nécessaire avant tout.

Mais nous pensons que le rêve — quoi qu'en disent certains — aide à l'action et l'illumine. Les grands savants, les grands chefs furent toujours des hommes d'action, mais toujours aussi des rêveurs... Pasteur n'eût peut-être pas été lui-même s'il n'avait rêvé toute sa vie au premier enfant guéri par sa science.

⁂

PROFESSEUR de rêve...

Chacun peut le devenir pour son voisin. Apporter à chacun le rayonnement de l'espérance, de l'amour, de la poésie, c'est jouer ce rôle bienfaisant.

Car l'illusionniste, dans certains cas, peut être un bienfaiteur...

Et apprendre à rêver à ceux qui souffrent, c'est déjà les guérir un peu...

René DAUMIERE.

Un retour vers les Pharaons et les Samouraïs en visitant le Musée Guimet

IL n'est pas de Français qui n'ait entendu parler du Musée Guimet. Mais, fait assez curieux, la personnalité de son fondateur est peu connue. Puisqu'on va célébrer le trentième anniversaire de la création de ce Musée à Lyon, il est juste de parler de l'homme généreux à qui l'on doit un des plus remarquables musées de nos provinces françaises.

Emile Guimet, qui naquit à Lyon en 1836, avait effectué, à l'âge de 29 ans, un voyage de touriste en Egypte. Séduit par ces merveilles de toute sorte qu'il n'avait contemplées qu'en profane, il résolut de s'initier à la science de Champollion et étudia l'Egyptologie. Dès ce moment, il commença son œuvre de collectionneur.

De l'Egypte, M. Guimet passa à l'étude des antiquités chaldéennes, hindoues, chinoises. Enfin, en 1876, il entreprit un long voyage aux Indes, en Indochine, en Chine et au Japon. A son retour en France, ses collections comportaient déjà un nombre considérable de pièces.

Emile Guimet décida alors de s'établir à Paris, où il transporta ses richesses artistiques. Elles constituent aujourd'hui le Musée Guimet de Paris, que le président Sadi Carnot inaugura le 20 novembre 1889. Vingt-quatre ans plus tard, ses collections s'étant encore enrichies, il fit don à la ville de Lyon de ce qu'on pourrait appeler ses réserves.

Celles-ci — qui ne sont qu'une partie de l'actuel Musée — furent installées dans l'ancien Palais de Glace, racheté par la ville et où elles voisinent avec le Muséum d'histoire naturelle et le Musée colonial, sis dans le même bâtiment. M. Benoît Fayolle, qui fut le secrétaire de M. Guimet, continue avec ferveur l'œuvre du savant disparu.

L'emplacement choisi, qui est voisin de la Tête-d'Or, et avec lequel tous les Lyonnais sont familiers, est idéal pour un Musée : de grandes salles lumineuses, éclairées par des verrières où par de hautes glaces, un large escalier, d'interminables galeries, une rotonde claire...

⁂

DÈS l'entrée, dans le hall, le visiteur se heurte à des statues et à des sarcophages aux faciès énigmatiques. Une grande salle s'ouvre ; la galerie d'Egyptologie. C'est là que s'étendent les premières collections d'Emile Guimet : momies, bas-reliefs, bijoux, statuettes, bibelots, etc... Un ensemble avec lequel peu de musées de province peuvent lutter. Et, dans le calme et le silence de cette grande salle, auprès de ces corps embaumés ou desséchés depuis des milliers d'années, on ne peut s'empêcher d'évoquer le temps où s'agitaient les fines mains brunes qui portèrent ces bagues, les êtres bronzés qui ceignirent ces tissus, que les siècles ont déchiquetés et ternis.

Depuis 1918, grâce aux efforts incessants de l'ancien étage, des salles d'art islamien a pu ouvrir, au premier étage, des salles d'art islamique et d'art bouddhique, mettre en état la grande salle réunissant les collections d'art khmer, les lots de céramiques, de bronzes et d'ivoires chinois, et enfin les collections d'art religieux chinois, où s'alignent des dizaines de bouddhas et autres dieux aux faces paisibles, souriantes et mystérieuses.

⁂

AU deuxième étage, nous voilà transportés dans l'archipel nippon, avec la salle où fut réuni le précieux legs E. Yché, veuve Roubin, une collection de céramiques et de porcelaines d'une valeur inestimable. Grâce aux nouveaux dons, les salles et les galeries relatives au Japon peuvent être classées et présentées dans l'ordre chronologique. Dans la grande salle, en particulier, on peut voir une série d'estampes et de peintures japonaises du plus haut intérêt où, dans des décors roses et bleus, de féroces Samouraïs luttent et combattent en des duels sans merci. Harmonieuse disposition que celle de ces salles où, autour d'une statue, d'un bibelot, d'un sarcophage, on s'efforce de créer un décor, une atmosphère propre à entraîner le visiteur en un rêve lointain, vers des contrées étranges, en des temps révolus...

Il est réconfortant de voir se poursuivre au milieu de la tourmente universelle, cet effort continu vers la perfection de l'œuvre d'intérêt à la fois artistique et scientifique qu'est le Musée Guimet de Lyon. Même en ces temps orageux, malgré une main-d'œuvre restreinte et des produits rares et de qualité inférieure, le Musée continue à présenter la netteté méticuleuse qui fut toujours son orgueil. C'est en effet chose assez rare dans les musées de province qu'un horizon de parquets où chacun peut se mirer, de vitrines vierges de traînées digitales ou de tableaux nets de toute poussière. Ce sont là, certes, de bien menus détails, mais qui révèlent beaucoup de choses à qui sait voir et apprécier.

⁂

MAIS un tel effort vers le mieux est-il compris du public ? Celui-ci subit-il l'emprise d'une curiosité naturelle vers un Musée de plus en plus riche d'intérêt ? C'est la question que chacun se pose devant l'œuvre réalisée. Et ici encore il est encourageant de constater que les écoles et lycées de la ville fréquentent assidûment le Musée Guimet, ainsi que presque tous les groupements artistiques de la ville et des environs, qui organisent souvent des visites dirigées en groupe. De plus, des causeries sont faites assez fréquemment par M. Fayolle aux groupements qui en font la demande. En ce qui concerne le grand public, il suffit d'errer dans les salles les jeudis, samedis ou dimanches pour comprendre qu'il ne boude nullement son Musée. Les dimanches après-midi voient même souvent les visites d'une foule de huit cents à mille personnes, dont la présence atteste qu'elles sont conscientes du louable effort entrepris.

R. G.

DÉDÉ EST DE LA CLASSE

Conte inédit par de Manfroy

DÉDÉ est mon ami, et, sans crainte de démenti, je me flatte d'être le sien.

Dédé est un petit monsieur de six ans, rose, joufflu, aux yeux bleus de poupée et aux boucles d'or pâle. Il est sage, bien que légèrement autoritaire. Ses manières n'ont rien de répréhensible : à peine l'ai-je vu deux ou trois fois se mettre les doigts dans le nez.

Soigné de sa personne, poussant même très loin le souci de la toilette, il méprisa, peut-être pour cela, les jeux bruyants de son âge. La lecture est son passe-temps favori. Déjà, elle a éveillé en lui des projets d'avenir.

— Tu sais, Monsieur, me confia-t-il un jour, je veux être écrivain.

— Et pourquoi cela, mon mignon ?

— Mais pour faire des livres, bien sûr !

— Des livres ?

— Oui... des livres sur la guerre, sur les canons, sur les aréoplanes...

— Comment, protestai-je, des « aréoplanes » ? ...Fi ! l'horreur ! C'est aéroplane qu'il faut dire. Pour devenir écrivain, il importe que l'on sache écrire, et, pour savoir écrire, que l'on sache causer... Voyons, monsieur Dédé ! Répétez avec moi !... « A-é-ro-pla-ne »...

Mais Dédé ne voulut pas en entendre davantage et se sauva, rouge de confusion. Il me bouda pendant deux jours. La réconciliation ne se fit pas sans négociations. Finalement, mon jeune ami me promit de mieux s'exprimer à l'avenir. Je dus, en retour, l'assurer que plus jamais je ne me moquerai de lui.

⁂

Je suis aussi le confident de Dédé. Sous le sceau du secret, il m'a dit avoir un gros chagrin.

— Et, lui ai-je demandé, quelle est la raison de ce chagrin ?

— Ben ! Voilà !... J'ai pas de petite sœur.

— Mais que ferais-tu si tu en avais une ?

— Je jouerais avec elle au papa et à la maman... Pas pour de vrai, aussi...

— Comment cela ?

— On s'battrait pas comme le font oncle Joseph et tante Marthe.

Les enfants sont terribles ! Et Dédé, malgré d'indiscutables qualités, ne manque pas à la règle.

⁂

Mon petit ami m'a fait une autre confidence. Il s'insurge contre l'indifférence qu'on témoigne, le plus souvent, aux jeunes.

Les distributions de bonbons, agrémentées de sourires, ne sauraient constituer, pour lui, une marque réelle d'attention. Il préférerait moins de sucreries et plus de déférence... C'est un point de vue !

Or, ce point de vue, grâce à ma pressante intervention, a prévalu, dernièrement, auprès de ses parents.

Dédé, à l'encontre des usages, a été admis à une soirée intime. Il en a fait, d'ailleurs, tout le succès.

Cependant qu'après avoir épuisé le chapitre de la mode, les dames abordaient le grave problème du ravitaillement, les messieurs discutaient gravement au fumoir.

Dédé se trouvait, naturellement, de leur côté. Les difficultés de l'heure et l'angoisse du devenir étaient choses peu propres à intéresser notre bambin. Déjà, il bâillait, s'étirait, se frottait les yeux, sentant tout proche « le passage de grand'mère à poussières ».

Soudain, des mots qui, pour lui, n'étaient pas inconnus, vinrent le tirer de sa somnolence.

— Comment ? Monsieur Hubert, vous avez encore été mobilisé ?

— La question est aimable, cher maître. Ne porterais-je pas mon âge ? Je suis de la classe 1905.

— Vous êtes, évidemment, mon ancien. J'appartiens à la classe 1910.

— Enfants ! intervint un vieux monsieur décoré, saluez votre ancêtre, vétéran de la guerre 1870.

— Eh ben ! moi, clama victorieusement Dédé, je suis de la classe enfantine.

La dure existence du contrôleur de trains

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Et maintenant, le voilà sur... une voie de garage; c'est lui qui marque les places louées dans des wagons encore tout ruisselants du chantier de lavage et qui partiront, dans plusieurs heures, pour quelque grande étape... Il a quelque peu de mélancolie dans les yeux, le pauvre contrôleur; finis les départs majestueux, sans à-coups, où la locomotive démarrait sans bruit, finies aussi ces arrivées en trombe au ras des quais noirs de monde... comme un pilote penché sur le plat-bord de son navire, il défilait, dressé sur le marchepied, en tête du train, et sa casquette rouge timbrée d'étoiles lui conférait une mystérieuse puissance : Maître à bord après Dieu, comme en mer...

Maintenant, il « roule » sur les voies transversales, faisant la navette depuis la gare de triage jusqu'aux quais du vrai départ, poussé sur quelques centaines de mètres par une locomotive asthmatique et bénévole qui traîne, par à-coups et dans le fintamarre de mille aiguillages, la queue de tous les wagons qui partiront sans elle, tout à l'heure...

— Si j'ai connu des resquilleurs ? Je pourrai écrire un volume avec toutes ces histoires ! D'après ce que disent mes collègues, d'ailleurs, il y a beaucoup moins de « resquille » qu'avant la guerre. De mon temps, dans chaque wagon, j'étais obligé de frapper à coups redoublés à la porte des « toilettes »; bien rare si je ne rencontrais pas quelque clochard suant de peur... ou bien feignant un assoupissement profond sur... le siège. Comme les trains étaient beaucoup moins surpeuplés qu'aujourd'hui, le voyage sous la banquette était particulièrement en vogue : je me souviens d'un clochard monté à Nice et que je repérais d'entrée sous sa banquette. Voulant lui donner une leçon, je l'ai laissé « mariner » jusqu'à Lyon, allongé près des bouches à air chaud... Puis, nous l'avons « cueilli » à l'entrée de Perrache...

« J'ai vu aussi un jeune homme couché dans un des filets; ses camarades l'avaient recouvert de pardessus et de couvertures; mais ses galoches émergaient encore et une bonne amende lui aura appris à voyager dans des conditions plus normales !

« D'autres — mais la chose est impossible avec l'affluence — jouaient à cache-cache le long du train. Je les voyais me précéder, affolés à mesure que le fourgon de queue se rapprochait; parfois, ils sautaient au premier arrêt. Mais rares sont ceux qui voyagent impunément sans billet...

— Brûle-t-on aussi « le dur » sur les tampons ?

— Rarement. C'est trop dangereux... Je me souviens de deux jeunes filles à qui, par trois fois, je fis observer qu'elles pourraient tomber, placées comme elles étaient, auprès d'une porte ouverte... C'était dans le rapide de Strasbourg. Un poseur de rails les a retrouvées sur la voie, près de Belfort, le crâne fracturé...

— Et les réclamations ?

— Il y en a de plus en plus; ou bien ces fameuses fiches de location sont qualifiées de « passe-droits », ou bien le signal d'alarme tiré par inadvertance entraîne une amende que l'on refuse de payer... Combien ai-je vu d'usagers se pendre à la poignée parce que le train démarrait avec eux ! Les dames ont aussi tendance à y accrocher leur sac à main... Histoire plus drôle que celle de cet Anglais enfermé dans les « toilettes », et qui, dans le 51 *via* Nice, tira la poignée du signal d'alarme, croyant tenir celle de la chasse d'eau... Oh ! Oui, les voyageurs de première sont aussi « rouspéteurs » que ceux de troisième, croyez-moi... Notre métier exige beaucoup de diplomatie, une grande patience, et combien de psychologie ! Entré dans son compartiment, le voyageur se carre à sa place et considère tout nouvel arrivant comme un intrus juste bon à être expulsé « manu militari ».

« Nous, les contrôleurs, nous voyageons debout neuf heures d'affilée. Et lorsque nous arrivons, c'est pour prendre un mauvais sommeil dans un dortoir de gare... Et nous repartons souvent le lendemain, en sens inverse, après avoir avalé à la diable un repas froid que l'on trimballe avec soi 800 kilomètres durant... Il m'est arrivé de faire ainsi Lyon-Vintimille et retour sans prendre aucun repos. »

Et pourtant, on le devinait, ce contrôleur — diplomate et psychologue — possédant la nostalgie du rail brillant tant de fois suivi... Il arpentait le couloir, bien assis sur ses jambes, les pieds écartés pour éviter de tituber dans les courbes, et jetant le coup d'œil du maître, il ouvrait parfois une porte d'un geste sec... comme s'il eût voulu contrôler quelques fantômes au long du wagon immobile...

François-Jean ARMORIN.

Indemnité de fonction des Maires et Adjoints

L'effort de rénovation administrative poursuivi par le Gouvernement a plus particulièrement porté ces derniers temps sur l'Administration municipale.

C'est ainsi qu'une mise au point a été faite concernant les indemnités allouées aux maires et adjoints.

« La Revue des Maires », dans le numéro qui vient de paraître, consacre une étude complète à cette question.

« LE JOURNAL » il y a cinquante ans

14 *Mars* 1893

Chez M. Jules Ferry

NOTRE distingué collaborateur, Pierre de Lano, dans un article — élogieux d'ailleurs — qu'il consacrait ces jours-ci au nouveau président du Sénat, écrivait ces lignes : « M. Jules Ferry, comme tous les hommes politiques de l'époque moderne, a le mépris des Lettres et des Arts. Il serait intéressant — et long sans doute — d'analyser ce mépris qui est la marque particulière de l'homme d'Etat actuel et qui le spécialise ridiculement un peu. »

Je ne sais jusqu'à quel point l'assertion de notre collaborateur pourrait être accompagnée de preuves. S'il est, en effet, dans l'époque moderne quelques exemples qui sembleraient la justifier, il serait aisé, en revanche de citer, en remontant à la plus haute antiquité, nombre de politiques, de grands capitaines, d'hommes d'action de toutes catégories qui, loin de mépriser les arts, ont, au contraire, recherché la gloire de peintre ou d'écrivain : César et Napoléon nous ont laissé leurs Mémoires ; Richelieu fut jaloux de Corneille et, parmi les souverains de tous les temps, beaucoup se plurent à protéger ou à encourager les Arts. Il n'est donc pas permis de généraliser.

Quoi qu'il en soit, il était intéressant de connaître, sur ce sujet, l'opinion de M. Jules Ferry, directement mis en cause. Pour discuter la question, il a bien voulu nous accorder une entrevue que nous avions sollicitée par lettre et nous avons passé toute une partie de la matinée de dimanche dernier à causer de littérature et d'art, à échanger des impressions sur tel peintre ou sur tel écrivain.

— Votre collaborateur s'est trompé en ce qui me concerne, me dit M. Jules Ferry, avec beaucoup de bonne humeur. Et vous allez le voir. Suivez-moi.

Et mon interlocuteur commence par me faire visiter tout son appartement de la rue Bayard. Les tableaux, les marbres et les bronzes des plus grands maîtres, les objets d'art de toutes sortes qui décorent les murs, ornent les dessus de cheminée, emplissent toutes les pièces, sont si nombreux, si remarquables, classés avec tant de justesse et de goût que j'ai, par instant, l'illusion de parcourir un véritable musée. M. Jules Ferry me fait, tour à tour, remarquer un buste de Guillaume, un admirable portrait de Bonnat, des toiles de Rembrandt, de Van Goyen, de Henner.

— A propos de Henner, me dit-il, venez voir une des plus belles choses qu'il ait faites.

M. Jules Ferry me conduit dans son cabinet de travail et m'arrête devant une toile du grand peintre, de ses plus belles, en effet.

Cependant, je jette un regard sur le bureau : parmi les volumes qui s'y entassent, un est ouvert aux dernières pages, je m'approche et je découvre « Cosmopolis », de Paul Bourget.

— Vous lisez donc des romans ? dis-je.

— Mais oui, quand j'ai le temps.

— Que pensez-vous de Bourget ?

— Nous causerons de cela tout à l'heure. Venez, je vais vous montrer autre chose.

Nous pénétrons dans un atelier de peinture, magnifiquement éclairé. Boîte à couleurs, palette, châssis, pinceaux, tout s'y trouve dans un ordre parfait.

Je demande :

— Est-ce que par hasard, vous feriez aussi de la peinture ?

— Non, plus maintenant... C'est Mme Jules Ferry qui en fait. Mais, j'en ai fait aussi, autrefois ; je voulais même m'y consacrer entièrement. Quand j'étais jeune, je passais des journées au Louvre... Et puis, la politique m'a pris, les événements sont venus : il a fallu tout abandonner... On ne fait pas deux choses à la fois.

— Et vous ne regrettez rien ?

— Non, rien.

— Et la littérature ? demandai-je.

— Elle m'a passionné aussi, et je l'aime encore. Mais je n'ai malheureusement plus beaucoup de temps. Quand je peux, je lis les œuvres qui m'intéressent.

— Enfin, vous ne nous méprisez pas ?

M. Jules Ferry part à rire. Il est décidément de très bonne humeur. Et je poursuis :

— Pensez-vous être une exception ? autrement dit, partagez-vous l'avis de mon collaborateur Pierre de Lano et croyez-vous que le mépris des Lettres et des Arts soit, comme il le prétend, la marque particulière de l'homme d'Etat actuel ? On cite Bismarck, Napoléon III qui, malgré ses tentatives d'écrivain, n'entendit jamais rien aux œuvres de l'art...

— Napoléon III était un imbécile, interrompt M. Jules Ferry.

Nous causons encore un instant. Puis, pour mettre fin d'une façon gracieuse à cet entretien, mon éminent interlocuteur sort de sa bibliothèque son dernier ouvrage : *le Tonkin et la Mère patrie*, y met une dédicace et me l'offre en disant :

— Tenez, vous verrez si je méprise la littérature.

Paul BRULAT.

RADIO

Mon choix d'écoutes

Programme

LUNDI 15 MARS

13 h. 42 : Orchestre de Vichy, direction Georges Bailly; Guiraud, Théodore Dubois, Dupare, Glinka, de Falla. — 14 h. 30 : Théâtre : « Le Rouge et le Noir ». — 16 heures 50 : Musique de chambre : Brahms, Schumann, Richard Strauss. — 20 h. 30 : Festival du 1.000e concert de l'orchestre national, direction Henri Tomasi : Massenet, Grunnenwald, Edouard Lalo, Albert Roussel, Tony Aubin, Chabrier.

UN COLLECTIONNEUR

LA gendarmerie vient d'arrêter à Mantes un homme de peine, Aristide Mandrin, qui était atteint d'une assez curieuse manie de collectionner. Il ne pouvait aller dans un café consommer un breuvage chaud quelconque sans emporter la cuiller en quittant l'établissement. Une débitante, à la *Civette Nantaise*, le surprit en flagrant délit et lui fit de vifs reproches. Aussitôt, Aristide Mandrin courut chez lui et rapporta douze petites cuillers à la débitante.

— Excusez-moi, fit-il, c'était plus fort que moi.

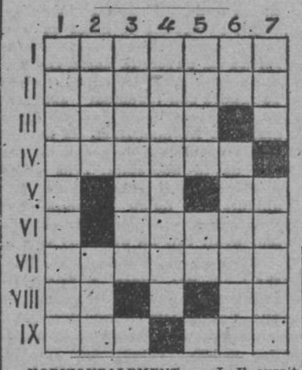
Mais l'affaire s'ébruita et les gendarmes se rendirent au domicile de l'homme de peine qui, sans mot dire, alla droit à une caissette qu'il ouvrit devant les représentants de la loi. Il y avait 187 petites cuillers dans la caissette, de toutes formes, de tous les alliages. Puis il suivit les gendarmes vers la prison. Braves hommes, ceux-ci crurent devoir permettre à leur prisonnier de prendre en leur présence un café avant de rentrer dans la geôle. Mandrin but son « jus » et, machinalement, mit la cuiller dans sa poche !

J. C.

MOTS CROISES

par SHELBY

PROBLEME DU 15 MARS



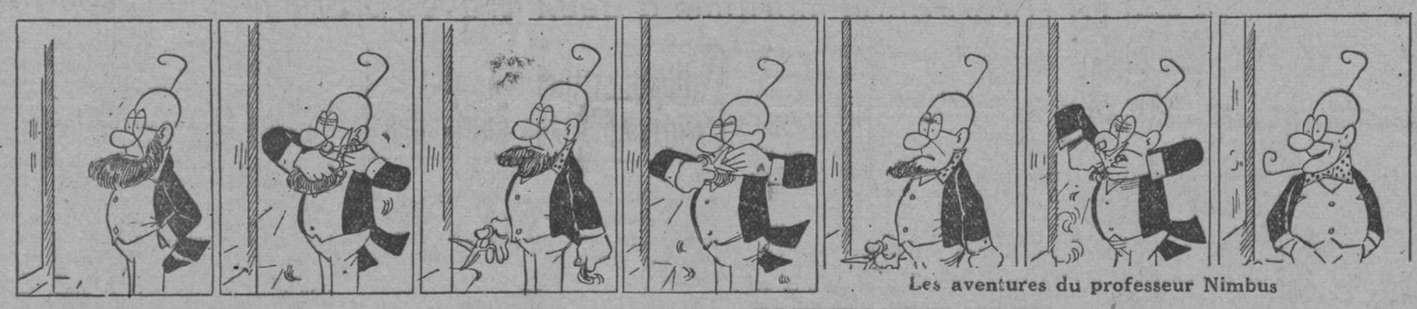
HORIZONTALEMENT. — I. Il aurait beaucoup de mal à compter ses jours. — II. Equipé. — III. Il fait la loi dans le monde. — IV. Pas brillants. — V. Couple romain. Elle mit longtemps à digérer son aventure, et pour cause. — VI. Son eau dort. — VII. Il grimpe joliment. — VIII. Patron. Fleuve. — IX. D'où vient le jour et la nuit. Monnaie jaune.

VERTICALEMENT. — 1. Ce qu'on prend quand on vieillit. — 2. La force des faibles. Une des cyclades. — 3. Habitants du Pacifique. — 4. Honneurs. — 5. Elle fut une pépinière de philosophes. Préfixe. — 6. Parcouru à l'envers. Ville de Turquie. — 7. Roi romain. Rivière de France.

SOLUTION DU 13 MARS

HORIZONTALEMENT. — I. Mouche. — II. Entrave. — III. Te. Ar. — IV. Arondes. — V. Pé. Eire. — VI. Hua. Mi. — VII. Oxygène. — VIII. Anes. — IX. Ecrits.

VERTICALEMENT. — 1. Métaphore. — 2. Onéreux. — 3. Ut. Ay. — 4. Crâne. Gai. — 5. Hardiment. — 6. E. V. Erines. — 7. Esse. Es.



Les aventures du professeur Nimbus

Quintonine

Un excellent Fortifiant, aujourd'hui comme hier

6 Fr. 80 le Flacon. - Toutes Pharmacies.

LES LAINAGES DURENT trois fois plus QU'AVANT-GUERRE..

grâce à BLANCHE-LAINE la célèbre spécialité pour lavages délicats, à froid. BLANCHE-LAINE lave les lainages sans "feutrer", sans "rétrécir", gonfle le brin de laine fatigué, lui redonne sa souplesse, sa fraîcheur, sa couleur. BLANCHE-LAINE remet vraiment à neuf la laine et les tissus délicats

LA PROVIDENCE des LAINAGES

BLANCHE Laine

Ets RENOX CAEN

FEUILLETON DU « JOURNAL » — N° 18

LE MORT INCONNU

ROMAN INÉDIT

de Georges DEJEAN

Appelé à Morzine par une mystérieuse lettre sans nom ni adresse, où une inconnue se dit menacée d'un grand danger et réclame son secours, le détective Cardoc y retrouve un de ses anciens condisciples, Robert Dalbin, qui est devenu le collaborateur d'un chimiste, le professeur de Lanval, lequel, veuf, vit avec sa fille Régina et son serviteur dévoué Mairof dans une villa, « La Thébaïde », où il reçoit parfois Mme Masselier, une maîtresse femme, tante de Régina.

Or, quelques jours plus tard, on découvre à la sortie de Morzine, le cadavre défiguré d'un inconnu, la nuque écrasée à coups d'une énorme pierre. Cardoc consigne sur son cahier de notes : l'inconnu n'a pas été tué à l'endroit où on l'a découvert, le meurtrier est d'une force peu commune et possède un complice. L'enquête et l'examen du corps semblent confirmer que la victime est Noël, frère de Mlle Thivrier.

+++

— Vraiment, dit-elle, à nouveau narquoise, je ne l'aurais pas pensé.

De sa main, elle attirait à elle une jeune pousse, la coupait et en jouait comme d'une badine.

— M. de Lanval, continua-t-il, est pour moi d'une bonté et d'une bienveillance que je ne saurais trop apprécier.

— Je suis ravie de l'apprendre, dit-elle, tandis qu'une flamme irritée passait dans son regard démentant ses paroles.

Il voulut lui offrir une cigarette; mais elle refusa :

— Je fume rarement et je n'en ai aucune envie en ce moment.

En même temps, elle prit place sur le banc. Adossé en face d'elle à un jeune tronc, il la dévorait des yeux redoutant de la voir s'éloigner d'une seconde à l'autre, tant il la sentait distante, bien qu'elle lui eût adressé la première la parole.

— Si je ne craignais d'être indiscrète, je vous poserais une question.

— N'hésitez pas, Mademoiselle. Je vous répondrai volontiers.

— Comptez-vous rester longtemps à *la Thébaïde*.

Il réprima un tressaillement. Où voulait-elle en venir ? Mais n'avait-il pas promis de répondre ?

— Ma foi, il cela dépend davantage de M. de Lanval que de moi-même. J'ai accepté de l'aider dans ses travaux ; je suis à sa disposition.

— Et vous entendez y rester jusqu'à ce qu'il renonce à votre collaboration ?

— Oui, ou du moins tant que je n'aurai pas le sentiment que ma présence est désagréable à quelqu'un.

Il hésitait visiblement à exprimer toute sa pensée.

Un léger sourire éclaira ses traits. Elle avait compris ; puis une expression de tristesse assombrit son regard.

— Je suis étonnée qu'un homme de votre âge puisse se plaire ici. Il faut croire que votre tâche est bien absorbante.

— Certes ! elle ne résume pas tous mes vœux ; mais, à la vérité, elle me plaît beaucoup. Le travail n'est-il pas le meilleur consolateur ?

— Auriez-vous des chagrins ? Peut-être préférez-vous garder le silence ?

Il craignit aussitôt le ridicule. Comment ! c'était elle qu'il jugeait affligée de mélancolie qui paraissait vouloir provoquer ses confidences. Cruelle ironie du sort !

— Je n'ai peut-être pas assez vécu pour en avoir éprouvé de très grands, dit-il, mais tout est relatif. En tout cas, le travail protège contre l'ennui.

— Vous reconnaissez donc que, si vous n'étiez pas aussi occupé, vous vous ennuieriez ici. C'est bien ce que je pensais.

— Je ne me suis pas posé la question ; mais j'avoue qu'une vie sans but n'aurait aucun intérêt pour moi.

— Cela est fort bien ; mais ce but auquel tendent vos efforts, vous ne l'atteindrez pas ici ; croyez-moi, il n'y a pas d'avenir à *la Thébaïde* pour un homme tel que vous.

Brusquement, ses traits s'étaient durcis, sa voix devenait impérative. Elle semblait vouloir lui en imposer. Un instant, il eût peur. Serait-elle folle, mon Dieu ?

Comme si elle eût deviné les pensées qui l'obsédaient, elle reprit :

— Je sais bien que tout ce que je vous dis doit vous paraître étrange ; mais je vous prie de prendre mes paroles au sérieux. Je désire sincèrement vous être utile.

Son ton s'était radouci. Ses yeux noirs l'observaient avec intérêt. Il en subit aussitôt le charme.

— Je suis très touché de ce sentiment, Mademoiselle, mais permettez-moi de vous dire que le fait de travailler auprès d'un savant de la valeur de M. de Lanval m'est infiniment profitable. Je suis convaincu...

Elle ne le laissa pas achever; à nouveau, la lueur de colère avait lui dans ses prunelles.

— Vous vous leurrez certainement. Je vous le répète ; le séjour à *la Thébaïde* ne saurait vous convenir davantage. A votre place, je m'en irais sans délai.

Elle s'était levée et le regardait bien en face. Il se sentait ébloui de sa beauté, et pourtant ce qu'elle venait de dire lui causait une vive souffrance.

— Je vous remercie encore de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, riposta-t-il, en cherchant ses mots ; mais j'ai contracté envers Monsieur votre père un engagement que je ne pourrais rompre sans manquer à ma parole. Enfin, vous ne serez pas surprise, si je vous prie de me faire connaître sur quels faits se fonde votre opinion.

Elle parut contrariée. Avait-elle espéré qu'il s'inclinerait sans mot dire ? Il nota ce silence et cela renforça en lui l'idée de résister.

— Je suis convaincu que vous ne parlez pas sans raison ; je ne doute pas le moins du monde que vous songez à m'être utile ; mais pourquoi vous cacherais-je qu'il m'en coûte de m'éloigner de ce lieu ? La collaration qui m'a été offerte me passionne au plus haut point et qu'importe, en vérité, que mon avenir ne soit pas assuré par un séjour de quelque durée auprès de M. de Lanval ? J'ai bien le temps d'y songer ailleurs.

Leurs regards se croisèrent et le charme opérait toujours. Dieu ! qu'elle était belle; mais pourquoi voulait-elle le chasser ? En quoi la gênait-il ? Lui avait-il déplu ?

Soudain, elle le fit tressaillir simplement en posant sa main fine sur son bras:

— Et, si je vous disais qu'un danger vous menace, le croiriez-vous ?

— Même si je le croyais, je ne m'éloignerais pas pour un tel motif.

— Fanfaronnade alors ?

Une moue souligna cette flèche.

— Non, Mademoiselle ; mais on ne fuit pas un danger sans le connaître. Expliquez-vous.

— C'est bien ce que je redoutais, mais il m'est impossible de parler. Vous devez me croire.

Il fut sur le point de répondre qu'il la connaissait trop peu pour agir ainsi; mais il craignit de la blesser

— Vous croire ne suffit pas. Ce danger, dont vous parlez en menace, peut être, d'autres que moi. Partir ainsi, serait fuir; je ne puis m'y résoudre.

Régina eut un mouvement de dépit. Une expression désolée lui marqua le visage. Sa voix se fit plus pressante.

— Une dernière fois, je vous conjure de m'écouter. Pour l'amour du Ciel, éloignez-vous !

Non, elle n'était pas folle ; elle sentait fortement ce qu'elle disait. La sincérité jaillissait de ses yeux et de ses lèvres. Mais son parti à lui était pris. Rien ne pouvait le modifier.

— Je regretterai de vous offenser en ne suivant pas votre conseil, dit-il ; mais je considère que mon devoir est de rester.

Elle fit quelques pas en arrière et se retourna pour l'envelopper d'un dernier regard

— Alors, nous n'avons plus rien à nous dire. J'aurai fait l'impossible pour empêcher un malheur. Adieu, Monsieur.

Déjà, elle s'éloignait dans le sentier du retour. Il voulut la rappeler. Le mot : Mademoiselle ! lui échappa ; puis il se tut. Elle était déjà loin. A quoi bon ? Il n'en saurait pas davantage.

[illegible]

LE soir même, Dalbin rejoignait Cardoc à l'Hôtel des Alpes, et le mettait au courant. Puis, quand il eut terminé, il interrogea anxieusement son ami. Que conclure ?

— Evidemment, fit le détective; il y a un mystère dans la vie de Mlle de Lanval. Sa mélancolie que tu m'as dépeinte, a un motif. Peut-être se forge-t-elle des craintes chimériques. De tels cas sont rares, mais il existent. Je crois plutôt qu'elle ne se trompe pas complètement. A toi d'ouvrir les yeux et d'observer sans cesse. Tu as bien fait de ne pas accepter ce départ insuffisamment motivé.

— Départ qui m'aurait rendu ridicule, ajouta Robert.

— Et c'est bien ce que nous redoutons le plus, fit en souriant le policier. Or, les paroles prononcées par Mme Masselier au téléphone ont autrement plus d'importance. Cette dame s'intéresse à nos personnes. Je n'en suis pas surpris.

(A suivre.)

Tous droits de reproduction réservés pour la France et l'étranger.